

## Ahfir – Kabylie – 1957-1959

- Amazir ! Va à la fontaine remplir la jarre !
- Amazir ! Rentre les vaches !
- Amazir ! Prends le mulet et va à Michelet faire des courses !
- Amazir ! Viens avec moi bêcher la terre !

Il n'a pas le choix Amazir. Son père est parti en France, il travaille dans une société pour le chemin de fer. Avec l'argent qu'il envoie, ils peuvent acheter des vêtements, des chaussures, du pétrole pour les lampes et des aliments que le jardin ne peut pas donner. Il aurait bien aimé continuer l'école tout en haut du village mais les partisans ont parlé à sa mère : « C'est pas bon que le petit apprenne chez les Français. » Il y est resté si peu de temps qu'il ne sait pas écrire et lire. C'est juste ça qui l'embête parce qu'autrement sa vie lui plaît même si c'est pas facile. Amazir depuis ses sept ans va encore plus haut que l'école, il va le plus haut possible dans la montagne même quand la neige est là ; aussi il est, de ses frères et sœurs, celui qui la connaît le mieux. Il aime l'odeur des sapins, les rochers à escalader par endroits, surprendre des animaux. Il sait que plus haut les partisans se cachent.

Quand il regarde la plaine, les champs de maïs, les olivettes, les prés brûlés par le soleil, il se dit qu'il a de la chance d'habiter dans le village le plus élevé d'Ahfir.

Travailler leur terre à la sortie du village ne lui pèse pas, ce n'est pas seulement une façon de pouvoir manger mais c'est de l'amour pour son père. « *Une terre bénie* » dont il a fait un jardin du paradis ; alors il faut que tout reste comme au moment où il est parti en France. La source alimente un bassin toujours rempli. Son père a planté « *et la nature a fait le reste : de l'eau, de la bonne terre, l'air vif de la Ghiorjura et tout a poussé* » Amazir aime poser les outils et regarder l'ombre des figuiers, respirer leur odeur. « *On mangera toujours à notre faim avec ce que le jardin nous donne* ». Son père a voulu que de nombreuses espèces de fruits soient là : poiriers, pruniers, cerisiers et dans un coin quelques pieds de vigne.

Fallait-il qu'il les aime pour quitter son paradis !

Amazir ne se plaint jamais, parce qu'il sait que sa mère travaille encore plus dur depuis le départ du père. Dans la terre, elle sème elle plante elle bêche, légumes d'été mais aussi pour l'hiver : lentilles, haricots, pommes de terre. Sa mère est un peu « sorcière », elle ressent ce que les autres ne ressentent pas comme « *la Présence* » qui protège leur maison. Amazir ne l'a jamais sentie, mais elle a guéri la fièvre de son père d'une main invisible sur son front. Elle devine aussi ce qui va se passer ; quand c'est quelque chose d'heureux, comme une naissance dans la famille, elle lance des youyous qui les réveillent. Déjà qu'il ne dort pas bien sur la mezzanine au-dessus de l'unique pièce de la maison à cause de la paillasse qui fait du bruit et de leur couverture en laine brute qui gratte ! L'hiver, dans

leur montagne, il fait froid malgré la chaleur des vaches dans l'étable à côté ; la nuit Amazir se serre contre ses frères quand le feu s'éteint.

Une mère qui parle aux animaux : eux aussi ont besoin d'amour. Elle lui a appris à parler à leurs vaches « Elles ont besoin qu'on les aime : si tu ne les caresses pas elles ne seront pas contentes et te donneront des coups de tête pour te dire : Hé ! Je suis là ! ».

Alors il fait comme elle, caresse la plus vieille : « Tu es une brave bête ». Puis la génisse qui est née chez eux. « Vas-y remonte à la maison ». Pas besoin de les taper, elles rentrent seules vers l'étable. Leur santé est importante : le lait, le beurre avec le lait caillé, le petit lait, le cambasse. La fierté de sa mère : nourrir ses enfants grâce à un hectare de terre et deux vaches.

Voir les hommes faire la guerre la rend malade. Amazir n'aime pas la voir pleurer parce qu'elle ne veut pas que son fils aîné prenne les armes. Il n'aime pas quand elle répète : « Ils ne prendront pas mon fils, il va partir en France. Il y a assez de jeunes du village qui les ont rejoints. » « Je veux bien les aider mais pas comme ça. »

Amazir les connaît, ils viennent la nuit, ils parlent avec sa mère, la lampe à pétrole éteinte, elle leur donne de la nourriture et ils repartent dans les montagnes hautes du Djurdjura.

Adal parti en France, c'est à Amazir de prendre le mulet et descendre dans la vallée puis remonter jusqu'au Michelet pour acheter des pâtes, du sucre, de la semoule. C'est pas les dix kilomètres qui lui font peur, mais les portes de la ville gardées par les soldats français : savoir si au retour ils le laisseront partir avec la marchandise ! Il se souvient des cinq cents grammes de sucre que les gardes ne lui ont pas permis de sortir de la ville : « D'où tu viens ? » « D'Afhir. »

« Afhir ! Alors tu ne sors rien. Il n'y a que des fellaghas dans ton pays : qui dit que ce sucre n'est pas pour eux ? »

Il est retourné chez l'épicier rendre le sucre, rien à faire il n'a pas voulu le rembourser. Il était là avec son sucre, et de rage en passant devant le beau parc qui entoure le « bordj » la maison de l'administrateur des services publics, il a jeté le sucre par-dessus le mur, un de ses moghzanis l'a vu et a crié.

Depuis, quand il va à Michelet, il met de grandes bottes sur le dos du mulet, les enfile avant d'arriver, y cache la nourriture et passe ainsi les portes.

Les partisans sont venus, ils ont parlé avec sa mère. Il entend :

- Mais il n'a que neuf ans !

- Justement personne ne se méfiera de lui.

Amazir est fier, il va faire quelque chose d'important : à Michelet il prendra le car pour Alger, sa tante l'attendra, le conduira dans les rues qu'il ne connaît pas jusqu'au commerce de bicyclettes de son oncle.

Il se prépare, sa mère lui met une veste ample.

- Tu diras à ton oncle de mettre les billets dans la doublure de la veste au niveau du dos. Si on te pose une question, tu viens chercher un médicament qu'on ne trouve pas à Michelet.

Des soldats dans le car, des soldats partout à Alger. Personne ne s'intéresse à lui. «*Un petit bonhomme de neuf ans ça passe inaperçu* » a assuré le partisan. Amazir l'espère, il a le cœur qui bat.

La nuit d'après l'un d'eux est venu chercher l'argent.

- Tu es un vrai grand, un vrai chef.

Amazir est prêt à recommencer, et il recommence souvent.

Sa tante n'a plus besoin de venir l'attendre il connaît le chemin même s'il craint plus les rues d'Alger que les gardes aux portes de Michelet. Les gens se pressent, il sent la peur partout. Il n'aime pas quand il entend dans les commerces : « des voyous, des repris de justice qui tuent et pillent, surtout les kabyles ».

Ce jour de printemps 1957, il porte avec le mulet des fruits chez des cousins dans le village plus bas. Quand il remonte il voit de loin de la fumée. Il hâte le pas, tape le mulet qui veut brouter. Plus il avance plus son ventre se serre ; la fumée vient de sa maison, elle a brûlé ! Les vaches envolées, sa mère ! Où est sa mère ? Les voisines arrivent en pleurs.

- Mon petit mon petit, viens chez moi. Viens, il y a tes sœurs et ton petit frère.

Il retrouve Elkaïssa, Juba en pleurs sur les genoux d'Idjouhir.

Où est leur mère ? Où est Thiziri ?

Les grandes sœurs pleurent et se taisent. Une voisine le fait asseoir :

- Elles ont été arrêtées.

- Ils ont su que les partisans venaient chez vous.

- Vous resterez ici le temps qu'elles reviennent parce qu'ils finiront par les relâcher.

Un chuchotement d'une voisine :

- Peut-être quelqu'un du village aura parlé ? On ne sait pas.

Le soir leur mère est là, Thiziri non ! La grande sœur en prison. Comment c'est la prison ? Sa mère se tait, c'est ce silence qu'il ne supporte pas. Ne rien savoir. Tous les jours elle va jusqu'à la prison et questionne les gardes. Tous les jours en rentrant ils l'attendent et elle ne dit rien. Une semaine, puis deux, Thiziri est relâchée. Ils quittent les voisins qui les ont hébergés et leur village. Ils prennent le mulet la seule chose désormais qu'ils possèdent.

Dans la plaine, ils s'installent chez une tante.

Amazir est perdu, plus de jardin plus de vache plus de montagne. Il ne sait plus que faire de ses journées. L'ennui, la peur, les regards vers sa mère, vers ses aînées, l'incompréhension. Un an à attendre quoi ? Ils ne peuvent pas retourner dans leur village. Sa mère a trouvé du travail dans une exploitation agricole, ses sœurs aussi. Il reste avec son petit frère, il joue à la marelle avec lui et aux osselets ou à un jeu de dames qu'il a fabriqué avec les enfants du quartier.

Ce matin de mai, Thiziri est revenue en courant, Amazir sait tout de suite : c'est grave. Elle l'a pris par la main et de l'autre Juba, elle les tire par les rues en criant : « Fuyez ! Les soldats encerclent le village. » Ils ont couru. Le petit frère se plaint qu'il a mal au bras : Thiziri le tire trop fort. Ils sortent par un chemin qui mène vers les champs pas encore gardés. Ils courent dans les champs de maïs, ils courent dans les olivettes. D'autres villageois les ont suivis ; une course, il y a que le bruit de la respiration, les pleurs du petit frère. Amazir a compris que ça sert à rien de pleurer il faut se sauver, s'ils ont brûlé la maison, gardé Thiziri quinze jours en prison, les soldats sont dangereux, il faut leur échapper. Ça lui fait mal dans les poumons, ça lui fait mal à son cœur qui bat trop vite. Un premier tir de mitraillette et il n'entend plus le bruit de leur respiration haletante. Ils sont loin mais ils crient : « Ne bougez plus ! » « Les mains en l'air ! » « Rendez-vous ! ». Ils courent encore. Ils tirent encore. Ils continuent à courir au milieu des oliviers. Ils se rapprochent, ça tire de plus en plus. Juste le temps de placer le petit frère dans un trou dans la terre rouge.

« Amazir pousse-toi ! »

Il ne comprend pas, il obéit sans savoir, d'un pas il se pousse. Thiziri s'écroule. Un pas qui lui sauve la vie.

Mais s'écroule la vie de Thiziri, s'écroule la confiance en la vie d'Amazir ; s'écroule sa vie en Kabylie.

Paris, une chambre d'hôtel avec son père, son grand frère et un cousin, la cuisine sur un réchaud, les hivers froids ; la « présence » de la petite maison à Azhir est bien loin si elle n'a jamais existé. Il va à l'école. Il apprend une poésie : « C'est un trou de verdure où chante une rivière... Un soldat jeune ...dort... Tranquille. Il a un trou rouge au côté droit. » Il pense à Thiziri, la dormeuse sous les oliviers ; pour Amazir elle a dix-huit ans à jamais...